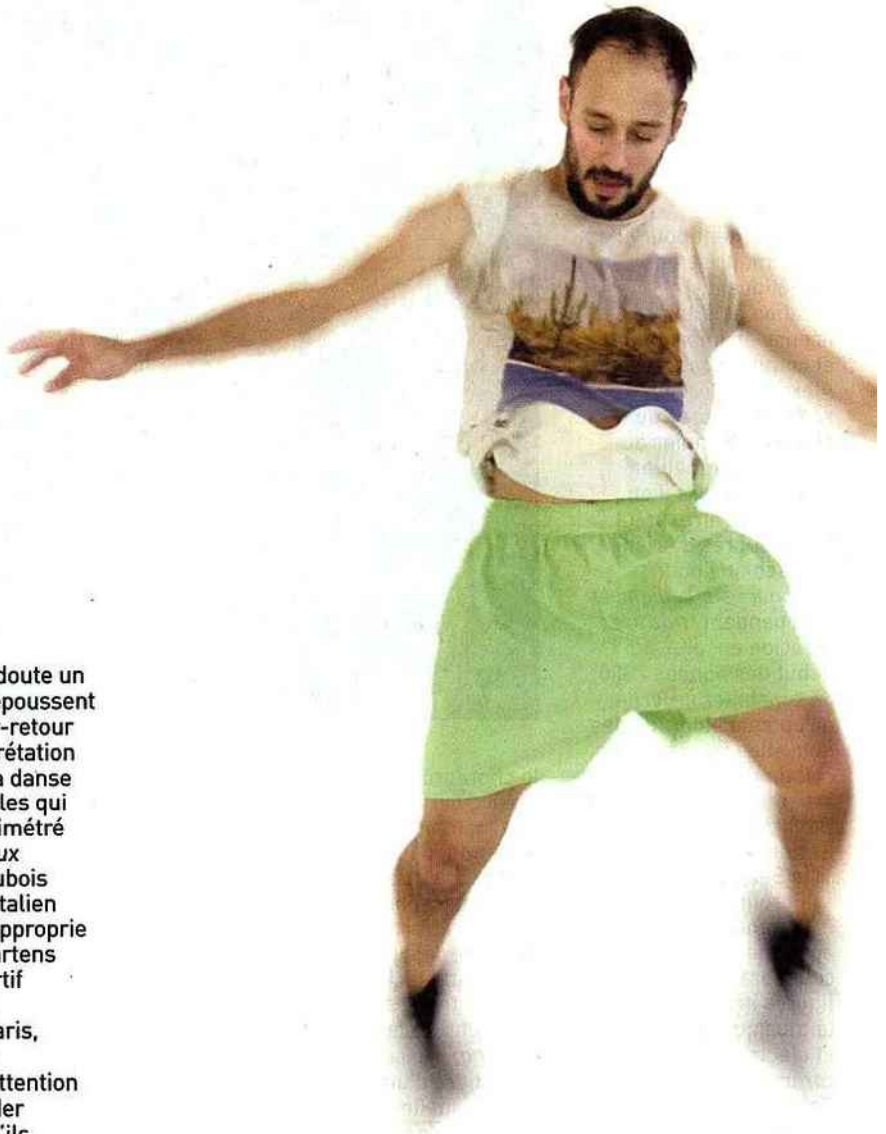




le dépassement, une danse en soi

Répétition, transe, épuisement... les créateurs s'aventurent parfois au-delà de leurs propres limites. **Manuel Roque, Nacera Belaza et Romain Bertet**, artistes présents cette année à June Events, témoignent.



Danser, est-ce se dépasser ? Sans doute un peu. Pourtant, certains artistes repoussent encore leurs limites dans un aller-retour vertigineux entre la simple interprétation et le dépassement. L'histoire de la danse la plus récente fourmille d'exemples qui sont autant de singularités. De l'art millimétré d'Anne Teresa De Keersmaeker (*Fase*) aux nouveaux rituels imaginés par Olivier Dubois (*Tragédie* ou *Auguri*). On pense aussi à l'Italien Alessandro Sciarroni, qui avec *Folk-s* s'approprie un folklore virtuose, ou au Belge Jan Martens qui ose la répétition comme un défi sportif et politique dans *The Dog Days Are Over*.

Artistes associés au CDC Atelier de Paris, Liz Santoro et Pierre Godard examinent de leur côté les rôles performatifs de l'attention et du regard. Une autre manière d'aborder le dépassement. *For Claude Shannon*, qu'ils présentent cette année à June Events, comporte ainsi vingt-quatre atomes de mouvements pour les bras et les jambes, constituant un lexique à partir duquel un certain nombre d'éléments sont choisis aléatoirement à chaque représentation. Le dépassement alors est affaire de mémoire à long terme entre accord et désaccord. Et dans tous les cas une danse en soi. **Philippe Noisette**

For Claude Shannon le 8 juin à 19 h 30,
CDC Atelier de Paris, Paris XII*



focus

Manuel Roque "j'aime l'abandon"

"Au départ, la pièce se présentait comme un trio avec deux danseuses (Sophie Corriveau et Lucie Vigneault) et moi. Mais cela donnait une autre lecture. En devenant un solo, *Bang Bang* entre dans une dimension plus personnelle. Sophie et Lucie m'ont accompagné par la suite sur le projet mais de l'extérieur. Elles sont les répétitrices et conseillères artistiques. La physicalité de *Bang Bang* est autre. J'ai fait mon chemin instinctivement pour me préparer, le yoga m'aidant beaucoup. Mais le plus important reste le mental pour se préparer à sauter, à bouger une heure durant. Il ne faut pas être démonstratif dans le dépassement mais garder un certain contrôle. Je suis dans une expérience réelle et je ne perds pas de vue qu'elle se transmet aux spectateurs. Tout ceci doit être poreux. On doit convaincre sans imposer.

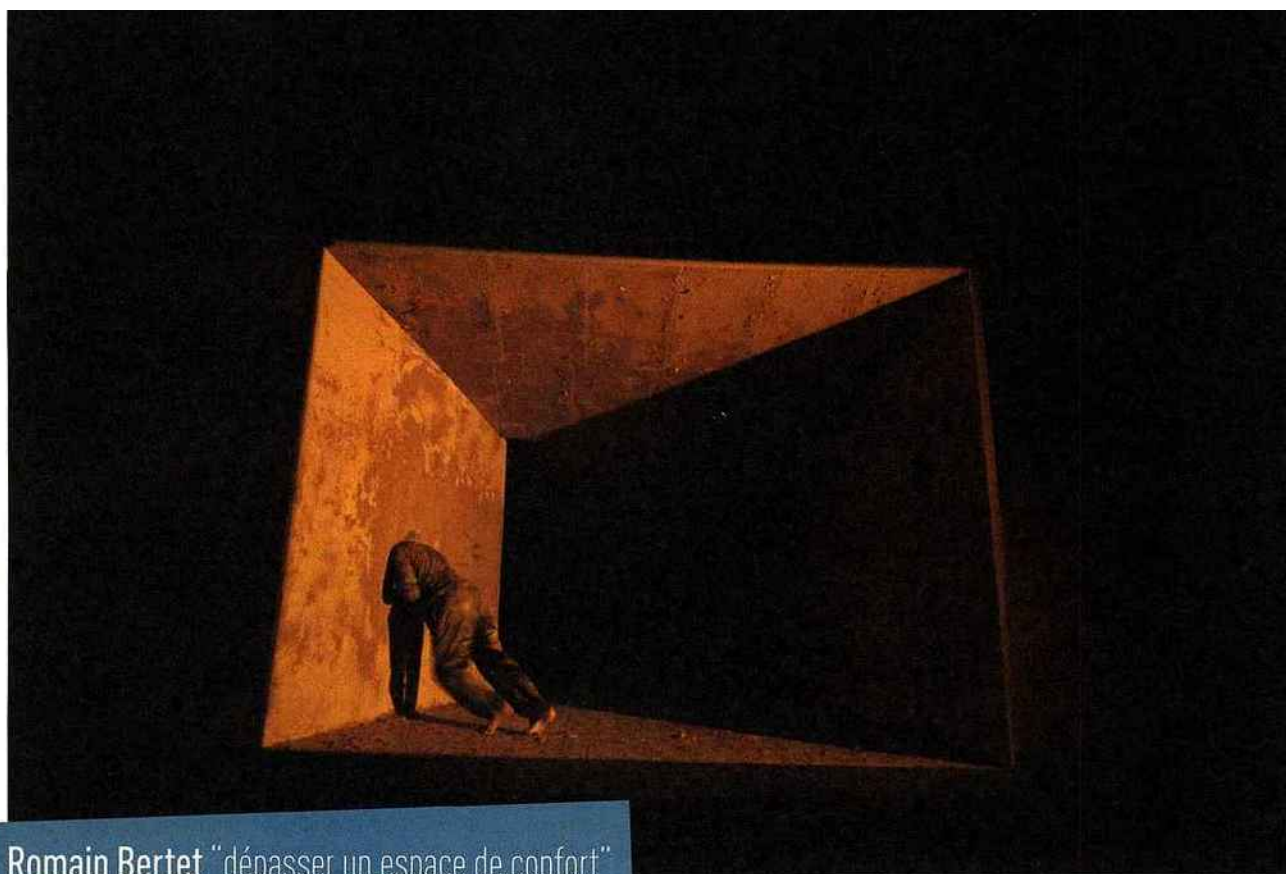
Une tentative de la perte de contrôle ? Le fait que la 'partition' chorégraphique soit écrite me permet d'"aller au-delà. L'angle mort de cette pièce, c'est d'enlever l'ego et n'être qu'une 'matière' vivante en mouvement. La fatigue est là, mais le corps connaît. Le plus difficile, c'est ce qui se passe dans la tête.

Je laisse la salle allumée pendant les premières minutes de *Bang Bang*. C'est vertigineux. Mais après je bascule dans un autre rapport au public. La bande-son est un enjeu différent : on y entend Debussy, des dialogues extraits de *2001 : l'odyssée de l'espace* et de *Solaris*, deux films de science-fiction majeurs. Et des beats, des pulsations. Plus qu'une ligne narrative, c'est une ligne énergétique.

J'ai 37 ans. D'une certaine façon, j'étais peut-être moins consentant lorsque je dansais avec d'autres chorégraphes. Désormais, j'entretiens le plaisir de danser. Quelque chose se libère à l'intérieur. Nos rythmes de vie s'accélèrent. Il serait temps de se reconnecter à ses sensations. Est-ce qu'à l'autre bout du spectre du dépassement, il y a l'épuisement ? Y a-t-il un point de rupture ? On peut se le demander en voyant les jeunes danseurs d'aujourd'hui. J'aime pour ma part l'abandon. J'ai besoin d'un palier, d'un temps pour absorber, que ce soit le dépassement ou l'abandon. Ce qu'il y a après, je ne sais pas. Mais je sais qui je suis maintenant."

propos recueillis par P. N.

Bang Bang le 17 juin à 19h30, CDC Atelier de Paris, Paris XII^e



Romain Bertet "dépasser un espace de confort"

Chorégrapheur, c'est se dépasser ?

Romain Bertet – Je ne suis pas très à l'aise avec cette idée de se dépasser, le dépassement de soi-même... Je vois bien ce qu'on entend, mais il y a un sens qui me gêne un peu, quelque chose du développement personnel : 'Dépasse toi !' Tu peux être mieux que ce que tu es ! Mais je ne vois pas bien comment on peut être mieux que ce que l'on est. Cela impliquerait qu'un autre soi-même dépasserait celui que nous sommes là, au présent. Et comment créer la moindre chose si l'on ne part pas de ce que l'on est, là, au présent ?

Evidemment, il s'agit de dépasser son histoire personnelle. Vouloir mettre en scène sa petite vie me semble peu pertinent, voire assez narcissique. Mais la frontière est fine. Parce que je ne vois pas d'autre pertinence que le fait d'être soi-même touché par ce que l'on fait. Il y a donc un rapport à soi qui me paraît indépassable. Par contre, l'idée de dépasser un espace de confort a plus de sens. On pourrait parler alors d'un déplacement de soi plus que d'un

dépassement. J'aime bien voir la création comme une histoire nomade avec ses lieux nouveaux, ses passages, ses territoires à fouiller ou à bannir. Le titre de la pièce que l'on présente à June Events, ... *de là-bas*, renvoie d'ailleurs à cela : un lieu qui soit à la fois un espace où l'on est, où l'on va, d'où l'on voudrait sortir...

Mais ce sont sans doute les gens avec lesquels on travaille qui nous obligent à nous déplacer. Parce qu'ils forcent à mettre en mots ce qui se cherche et en cela à cerner cet espace de jeu. Dans cette première pièce, j'ai voulu commencer à travailler sans partir de la danse. On a créé un espace scénographique avec Barbu Bejan, défini un certain nombre de possibilités d'actions musicales avec le musicien Marc Baron, organisé l'implantation lumineuse avec les éclairagistes Gilbert Guillaumond et Charles Périchaud. C'étaient des choix arbitraires qu'on a peu à peu déplacés, tordus, complétés. Et c'est tout cela qui a fini par définir un espace, un ensemble de contraintes dans lequel le mouvement est apparu.

Dans cette création, ... de là-bas, vous éprouvez une matière, l'argile. De quelle façon ?

L'argile était un point de départ qu'on a finalement mis un peu de côté, même si cela détermine beaucoup

d'événements de la pièce. Disons que ce n'est plus l'exact centre. A cela, des raisons surtout techniques, mais aussi la relation avec les différents artistes qui ont participé à la pièce. La question de départ tournait autour du rapport contenant/contenu, habitat/habitant. Je voulais trouver un moyen de manipuler la matière autant que j'étais manipulé par elle. Mais c'était un peu théorique. On a petit à petit abandonné tout ça et on a laissé les choses se construire plutôt par la périphérie, par ce qui nous liait les uns aux autres (danse, musique, lumière, scénographie/argile). L'idée du cadrage est devenue aussi très présente, du fait de l'espace que l'on a construit avec Barbu. Le travail de lumière a renforcé ce rapport cinématographique à l'image. Il s'agissait d'être relativement précis avec ce qui est donné à voir, ce qui est dans le cadre et ce qui n'y est pas. On a aussi découvert qu'il ne fallait jamais révéler intégralement cet espace pour que l'imaginaire se nourrisse de tout ce qui ne se voit pas. Finalement, c'est peut-être là ma façon de me dépasser : partir de mon corps, de sa matière, pour laisser voir tout ce qu'il y a autour. **propos recueillis par P.N.**

... *de là-bas* le 14 juin à 19h30, CDC Atelier de Paris, Paris XII^e

"un lieu qui soit à la fois un espace où l'on est, où l'on va, d'où l'on voudrait sortir..."



Sur le fil

FRANCESCA LERAIN

Nacera Belaza
"la répétition
m'a amenée
vers un processus
de liberté"

"Si vous ne projetez que ce qui est de l'ordre du possible, il ne se produit pas de dépassement. Mais en me livrant à l'imaginaire, cela devient possible. Dans ma pièce *Les Sentinelles*, si je m'étais dit que j'allais traverser le plateau lentement, c'est-à-dire parcourir ces quelques mètres en 50 minutes, je n'aurais pas pu le faire. Il fallait réaliser cette 'action' par d'autres biais. Il y a comme du pointillisme dans ce cas. Les pièces doivent rencontrer leur imaginaire. Prenez le cas de la répétition, motif que j'explore depuis mes débuts : les chorégraphes ne cherchent pas tous la même chose. Si vous regardez *Fase* d'Anne Teresa De Keersmaeker,

c'est une chose. D'autres tendent vers la transe.

En ce qui me concerne, la répétition m'a amenée vers un processus de liberté. D'une certaine manière, on s'affranchit de sa propre connaissance de soi, de son corps. Et pour que, chaque soir de représentation, il se passe quelque chose, il faut 'neutraliser' ce que l'on projette sur la répétition ou le dépassement justement. On doit ouvrir cet espace entre le spectateur et l'interprète : ne pas l'amener à voir mais à tendre l'oreille.

Dans le dépassement, il y a tout autant ce que le danseur peut donner. Des grands interprètes – et je considère qu'Aurélie Bertrand, Dalila Belaza ou Anne-Sophie Lancelin, sur scène dans *Sur le fil*, en sont –, on exploite les qualités qu'ils/elles ont déjà. Mais ce qui m'intéresse, c'est

leur capacité à se mettre dans l'instabilité, à frôler le vertige. Que cet instant de dépassement ait lieu sans que l'on sache comment. Ce qui est le plus difficile à partager avec un interprète, c'est cette confiance qui permet d'aller au-delà. Je dis souvent que je ne veux pas le danseur, je veux l'humain. Je veux sur le plateau celui ou celle qui a peur mais qui y va quand même. Le plus important reste comment l'imaginaire va porter le corps dans l'espace. D'une certaine façon, on ne devient jamais professionnel de quoi que ce soit. J'apprécie que mon travail nous maintienne dans une zone de danger permanent." **propos recueillis par P. N.**

Sur le fil le 10 juin à 21 h,
Théâtre de l'Aquarium,
Paris XII^e

La Procession / Solo(s)
le 13 juin à 20 h, Panthéon,
Paris V^e